

TRADUIRE ET ÊTRE TRADUIT

On raconte dans la Genèse que les premiers hommes avaient un seul langage : cela les rendit si ambitieux et si adroits qu'ils se mirent à construire une tour s'élevant jusqu'au ciel. Dieu s'offensa de leur audace et leur infligea une subtile punition : au lieu de recourir à la foudre, il confondit leurs langages, leur interdisant ainsi de poursuivre une œuvre blasphématoire. Cet épisode offre des analogies non fortuites avec le récit, un peu plus haut dans le texte, du péché originel puni par l'expulsion du Paradis; d'où l'on peut conclure que les différences linguistiques furent perçues dès les temps les plus anciens comme une malédiction.

La malédiction demeure, comme en témoignent tous ceux qui ont dû séjourner, ou pis encore travailler, dans un pays dont ils ne connaissaient pas la langue, ou qui ont dû peiner sur une langue étrangère à l'âge adulte, lorsque le mystérieux matériau sur lequel se gravent les souvenirs devient plus réfractaire. Et puis, de façon plus ou moins consciente, pour bien des gens, celui qui parle une autre langue, c'est l'étranger par définition : il est

« étrange », il n'est pas d'ici, il est différent de moi, et sa différence en fait un ennemi potentiel, ou à tout le moins un barbare, c'est-à-dire, étymologiquement, un qui balbutie, un qui ne sait pas parler, un presque-non-homme. De sorte que le conflit linguistique tend à devenir conflit racial et politique, autre malédiction.

En bonne logique, qui exerce le métier de traducteur ou d'interprète devrait donc être honoré, puisqu'il s'emploie à limiter les dégâts de la malédiction de Babel; mais d'ordinaire il n'en est rien : parce que traduire est difficile et que de ce fait le résultat du travail du traducteur est souvent mauvais. D'où le cercle vicieux : le traducteur est mal payé, et celui qui pourrait être ou devenir un bon traducteur se met en quête d'un métier plus rentable.

Si traduire est œuvre difficile, c'est que les barrières entre les langues sont plus hautes qu'on ne le pense communément. Les dictionnaires, notamment les dictionnaires de poche pour touristes, peuvent être utiles pour les besoins élémentaires, mais ils constituent une dangereuse source d'illusions. Même chose pour ces machines à traduire électroniques multilingues que l'on trouve dans le commerce depuis quelques années. L'équivalence garantie par les uns et les autres entre le mot de la langue de départ et celui de la langue d'arrivée n'est presque jamais vraie. Il se peut que les aires sémantiques respectives se superposent en partie, mais il est rare qu'elles coïncident, même entre langues structurellement et historiquement apparentées.

L'*invidia* de l'italien a un sens plus spécialisé que l'*envie* du français, qui désigne aussi le désir, et que l'*invidia* du latin, qui comprend aussi la haine et l'aversion, comme l'atteste l'adjectif italien *inviso*. Il est probable qu'à l'origine, cette famille de mots évoquait uniquement le fait de « mal voir », tant au sens de « porter malheur en regardant », de « jeter le mauvais œil », qu'au sens de « se sentir mal à l'aise en regardant une personne qui nous est odieuse », et dont nous disons précisément que « nous ne pouvons pas la voir »; par la suite, comme dans toute langue, le terme a connu différents glissements de sens.

Il ne semble pas qu'il y ait des langues à aires sémantiques larges et d'autres à aires restreintes : le phénomène est capricieux. L'aire de l'italien *fregare* couvre au moins sept sens; celle de l'anglais *to get* est pour ainsi dire mouvante; en allemand, *Stuhl* veut dire « chaise » mais au terme d'une série de sens dérivés facile à reconstruire, le mot a fini par signifier aussi « excréments ». Il semble que seul l'italien se soucie de distinguer entre la plume et le duvet des oiseaux : le français et l'anglais ne s'en inquiètent pas, et l'allemand *Feder* indique jusqu'à quatre objets distincts : la plume des oiseaux, le duvet des oiseaux, la plume d'oie et tous les types de ressorts.

Entre autres pièges qui menacent les traducteurs, il y a ceux qu'on appelle les « faux amis ». Pour de lointaines raisons historiques (qu'il serait amusant d'aller rechercher cas par cas), ou parfois à la suite d'un simple malentendu, les termes d'une langue peuvent figurer dans une autre en y pre-

nant un sens non plus contigu ou voisin comme dans le cas précédemment évoqué, mais radicalement différent. En allemand, *Stipendium* signifie « bourse d'études », *Statist* « figurant de théâtre », *Kantine* « cantine », *Kapelle* « orchestre », *Konkurs* « faillite », *Konzept* « brouillon » et *Konfetti* « confettis »¹.

Les « macarons » français ne sont pas des macaronis mais des gâteaux aux amandes amères. En anglais, *aperitive*, *sensible*, *delusion*, *ejaculation*, *apology*, *compass* ne signifient absolument pas ce qu'un Italien² pourrait croire de prime abord, mais bien, respectivement, « purgatif », « raisonnable », « illusion », « exclamation », « excuse », « boussole ». Le *second mate* est l'« officier en second »; l'*engineer* n'est pas du tout notre ingénieur mais quiconque s'occupe de moteurs (*engines*) : on raconte que ce « faux ami » coûta cher non seulement à de nombreux traducteurs, mais encore à une jeune fille de la noblesse du Sud de chez nous, qui, à la fin de la guerre, se trouva mariée à un machiniste des chemins de fer américains sur la foi d'une déclaration honnête mais mal comprise.

Je n'ai pas la chance de connaître le roumain, grand amour des linguistes, mais il faut croire que cette langue pullule de faux amis et constitue un véritable terrain miné pour les traducteurs, s'il est

1. Ces différents mots prêtent à confusion avec l'italien *stipendio*, « salaire », *statista*, « homme d'Etat », *cantina*, « cave », *cappella*, « chapelle », *concorso*, « concours », *concetto*, « concept », *confetti*, « dragées ».

2. Ou un Français.

vrai que la *friptura* y désigne le rôti, *suflet* l'âme, *dezmièrdà* les caresses, et que les *indispensabili* n'y sont autres que la culotte. Chacun des termes énumérés est une chausse-trappe pour le traducteur distrait ou inexpérimenté, et il est amusant de penser que la trahison agit dans les deux sens : un Allemand risque fort de prendre un de nos hommes d'Etat pour un comparse.

Autres traquenards pour le traducteur : les phrases idiomatiques, présentes dans toutes les langues mais spécifiques à chacune d'elles. Certaines sont faciles à déchiffrer, ou alors elles sont si bizarres qu'elles alertent le traducteur le plus candide : personne, me semble-t-il, n'écrirait de gaieté de cœur qu'en Angleterre il pleut des chats et des chiens – qu'il pleut des cordes – mais il est d'autres cas où la phrase vous a l'air des plus innocents, où elle se fond avec l'ensemble du propos, où elle risque d'appeler une traduction mot à mot : ainsi apprendra-t-on dans tel roman traduit que tel personnage connu pour ses bonnes œuvres avait un squelette dans son placard, chose possible quoique peu courante.

L'écrivain soucieux de ménager ses traducteurs devrait donc s'abstenir d'user de phrases idiomatiques, mais il aurait alors fort à faire, car chacun de nous, aussi bien en parlant qu'en écrivant, formule ce type d'expressions sans plus s'en rendre compte. Quoi de plus naturel, pour un Italien, que de dire *siamo a posto*, *fare fiasco*, *farsi vivo*, *prendere un granchio*, ou encore le susdit *non posso vederlo*¹ et cent autres

1. Respectivement : « on peut y aller », « faire fiasco », « donner de ses nouvelles », « faire une gaffe », « je ne peux pas le voir ».

expressions de ce genre : et pourtant elles sont dénuées de sens pour un étranger et ne sont pas toutes expliquées dans les dictionnaires bilingues. Le simple *quanti anni hai?* [« quel âge as-tu ? »] est une tournure idiomatique : un Anglais ou un Allemand disent « combien vieux es-tu ? », ce qui, à nous, nous semble fort ridicule, surtout si la question s'adresse à un enfant.

Autre difficulté : l'emploi, courant dans toutes les langues, de termes locaux. Tous les Italiens savent ce qu'est « la Juventus », et tous les Italiens qui lisent un quotidien savent ce qu'on entend par « il Quirinale », « la Farnesina », « Piazza del Gesù », « Via delle Botteghe Oscure »¹, mais si celui qui traduit un texte italien n'est pas resté longuement en contact avec nos réalités quotidiennes, il restera perplexé, et aucun dictionnaire ne l'aidera. Il sera aidé, s'il en est pourvu, par sa sensibilité linguistique, l'arme la plus puissante de celui qui traduit, mais qui ne s'apprend pas à l'école, pas plus que ne s'apprend le don de faire des vers ou de composer de la musique ; c'est elle qui lui permettra de s'installer dans la personnalité de l'auteur du texte qu'il traduit, de s'identifier à lui et qui l'avertira quand dans le texte quelque chose ne tourne pas rond, ne va pas, sonne faux, n'a pas un sens achevé, semble superflu ou déplacé. Auquel cas il peut s'agir d'une faute de l'auteur, mais le plus souvent c'est un signal : l'un des pièges décrits est là, invisible, mâchoires grandes ouvertes.

1. Equivalents respectifs de : « l'Elysée », « Matignon », le Siège de la Démocratie chrétienne, « Place du Colonel-Fabien ».

Mais il ne suffit pas de savoir éviter les embûches pour être un bon traducteur. La mission est plus ardue : il s'agit de transposer d'une langue dans une autre la force expressive du texte, et c'est là un travail surhumain, à tel point que certaines traductions célèbres (par exemple celle de l'*Odyssée* en latin et celle de la Bible en allemand) ont fait date dans l'histoire de notre civilisation.

Cependant, par le fait même qu'un texte est le fruit d'une interaction profonde entre le talent créateur de l'écrivain et la langue dans laquelle il s'exprime, toute traduction comporte inévitablement une perte, comparable à celle encourue quand on va au bureau de change. Cette perte varie, elle est plus ou moins grande selon l'habileté du traducteur et la nature du texte original; elle est d'ordinaire minime dans le cas des textes techniques ou scientifiques (mais alors il faut que le traducteur, outre les deux langues, comprenne ce qu'il est en train de traduire, c'est-à-dire qu'il possède une troisième compétence), elle est immense pour la poésie (que reste-t-il de « e vegno in parte ové non è che luca » si l'on réduit cela à : « j'arrive dans un lieu sombre »?).

Tous ces « contre » peuvent effrayer et décourager l'aspirant traducteur; rétablissons donc la balance avec quelques « pour ». Outre que c'est faire œuvre de culture et de paix, traduire peut procurer des gratifications sans égales : le traducteur est le seul qui lise vraiment un texte, qui le lise en profondeur, dans ses moindres replis, pesant et appréciant chaque mot et chaque image, quitte à découvrir des vides et des porte-à-faux. Et lorsqu'il

lui arrive de trouver, ou même d'inventer la solution à un point de résistance, alors il se sent *sicut deus*, sans pour autant avoir à porter le poids de la responsabilité qui pèse sur les épaules de l'auteur : en ce sens, les joies et les peines de la traduction sont à celles de la création littéraire ce que sont celles des grands-parents à celles des parents.

De nombreux auteurs, anciens ou modernes (Catulle, Foscolo, Baudelaire, Pavese) ont traduit des textes en affinité avec eux-mêmes, pour leur plus grande joie et pour celle des lecteurs, retrouvant ce faisant la légèreté et l'enjouement de celui qui, un jour de vacances, se consacre à un travail différent de celui de tous les jours.

Deux mots encore sur la situation de l'écrivain qui se voit traduit, cela en vaut la peine. Être traduit n'est un travail ni les jours ouvrables ni les jours fériés, ce n'est pas un travail du tout; c'est une semi-passivité analogue à celle du patient sur la table d'opération ou sur le divan du psychanalyste, qui réserve cependant toutes sortes d'émotions violentes et contradictoires. L'auteur qui se trouve face à face avec une de ses pages traduite dans une langue qu'il connaît, se sent tour à tour ou tout à la fois flatté, trahi, ennobli, radiographié, châtré, raboté, violé, enjolivé, tué. Il est rare qu'il reste indifférent à l'égard du traducteur, connu ou inconnu, qui a fourré son nez et ses doigts dans ses entrailles : il lui enverrait volontiers, tour à tour ou tout à la fois, son cœur convenablement emballé, un chèque, une couronne de laurier ou ses témoins pour le duel.